

LA REVUE d'Art & de Littérature

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Directeur :

Émile PEYREFORT

Secrétaire de la Rédaction :

Georges DRUILHET

SOMMAIRE DU N° 6

	Pages
PAUL BOURGET : <i>La Terre Promise</i>	461
par M. Lucien Roblot.	
APPARENCES (Poésie).....	464
par M. Gabriel Vicaire.	
DOULEUR ANCIENNE (Poésie).....	470
par M. Émile Blandel.	
M. MALLARMÉ ET SES THÉORIES.....	474
par M. Edmond Estève.	
ENSEIGNES ET AFFICHES ILLUSTRÉES.....	475
par M. E. de Crauzat.	
L'IDÉOLOGIE DE MAURICE BARRÈS.....	478
par M. Édouard Herriot.	
LE MOIS ARTISTIQUE.....	484
par M. M. Hetti.	
LE MOIS DRAMATIQUE ET MUSICAL.....	486
par MM. Léon Sevestre et Victor Eustache.	
LES LIVRES.....	492

Le Numéro : 75 centimes

ABONNEMENT : 10 Fr. par An

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 116, Boulevard du Montparnasse

Les Bureaux sont ouverts les Lundi, Mercredi et Samedi de 5 à 7 h.

PARIS

*J'ai marché sans désespérer
Par le chemin, semé d'embûches.
Je recueillais le miel des ruches.
On ne m'a jamais vu pleurer.*

*Longtemps le rossignol champêtre,
A gauche, a droite, a voleté.
Mais un jour, il n'a plus chanté;
La clarté sembla disparaître.*

*J'ai vu la rose s'effeuiller
Sous le doigt distrait qui la cueille;
J'ai vu lentement, feuille à feuille,
Le bois joli se dépouiller.*

*Et l'horizon toujours recule
Et la montagne est loin encor,
Et voici que dans le ciel d'or
Déjà tombe le crépuscule!*

*Les yeux du rêve étaient menteurs.
Mon cœur se lasse et mon pied saigne.
Je ne verrai jamais le règne
De l'aurore sur les hauteurs.*

*O le bouquet des espérances!
O la rose du rosier blanc!
Je suis sorti, le cœur dolent,
De la forêt des apparences!*

Gabriel VICAIÈRE.

DOULEUR ANCIENNE

*Les cloches tintent dans mon âme,
Mais tintent un funèbre glas;
Et mon cœur s'endort las, si las!
Tué par un amour de femme!*

*Oh! le soir où tu t'enrolas,
Le soir triste qui vit ce drame,
Tu ne me laissais rien, infâme,
Qu'un mourant parfum de lilas!*

*Et je pleurai, puis je fus lâche;
J'allai t'implorer sans relâche;
Tu ne voulus point revenir!*

*Maintenant ma jeunesse est morte,
Mais j'ai gardé le souvenir,
Et ma douleur en est plus forte.*

Emile BLANDEL.

M. MALLARMÉ ET SES THÉORIES

Sous le titre de *Vers et Prose, Morceaux choisis* M. Stéphane Mallarmé vient de donner, comme nous en informe son « avant-dire », au lettré, amateur de publications courantes, une anthologie de ses écrits. Dispersée dans les revues, ou bien enfermée sous triple serrure dans des éditions rares et coûteuses, l'œuvre de M. Mallarmé n'était jusqu'ici parvenue au public que par lambeaux. Grâce à ce volume, le lecteur le moins curieux du mouvement littéraire contemporain pourra se faire sur sa valeur une opinion personnelle, également exempte d'enthousiasme aveugle et de systématique dénigrement. C'est un fait assez significatif que M. Mallarmé se soit spontanément résolu à lui en fournir l'occasion. Son œuvre va ainsi sortir du demi-jour et de l'atmosphère surchauffée des cénacles, pour venir à l'air libre et à la lumière commune. A-t-elle à y perdre? A-t-elle à y gagner? Le public sera juge. On pourrait discuter la composition de cette anthologie, et regretter de n'y pas voir quelques-uns des poèmes les mieux goûtés de M. Mallarmé. Il a choisi comme il a voulu, et, après tout, c'est à nous de le prendre tel qu'il lui plaît de se montrer à nous.

Ce livre est le livre d'un poète : des souvenirs et des rêves, des émotions et des visions, telle en est la trame légère. Vers

la fin cependant, M. Mallarmé y fixe ses théories littéraires dans deux morceaux dont l'un, celui qui est intitulé : *Divagation première, relativement au vers*, contient toute sa poétique, et est curieux à examiner.

La première partie a rapport à la technique du vers. M. Mallarmé expose assez longuement « le traitement apporté au canon hiératique du vers », en d'autres termes les plus récentes transformations que l'on a tenté de faire subir à l'alexandrin français. C'est d'abord l'abolition définitive de la règle de l'hémistiche, la liberté absolue pour le poète de distribuer à son gré les coupes à l'intérieur du vers. Ceci n'a rien qui nous surprenne : la suppression à l'hémistiche non seulement de la césure proprement dite, mais même de toute séparation entre les mots, est une assez vieille nouveauté. Banville a écrit un vers exquis :

Elle filait pensivement la blanche laine.

Si le maître, par un louable scrupule, et pour ne pas justifier par son exemple l'inhabileté des nouveaux venus, a tenu à le rétablir dans la forme traditionnelle :

Elle filait d'un doigt distrahit la blanche laine,

il n'est pas défendu de goûter l'originale harmonie du vers primitif, et le charme de ce mot où s'attarde la rêverie. Exceptionnellement, en vue d'un effet littéraire à produire, on conçoit que le poète oublie la césure de l'hémistiche, lorsqu'elle n'a de valeur que pour l'œil, car le vers est fait pour être dit au moins autant que pour être lu. Sa constitution essentielle n'en est point altérée : il n'y a, pour une fois, qu'une exigence de moins. Mais cette exigence, l'abolir définitivement, n'est-ce appeler une invasion de barbares, ouvrir la porte à la médiocrité ignorante et paresseuse. A voir comment on traite aujourd'hui la versification française, on ne s'étonne plus que Banville ait cru devoir corriger son vers.

Les deux autres « variations » que loue M. Mallarmé sont on ne peut plus contestables. Le mélange qu'il recommande du vers de douze syllabes avec le vers de onze ou de treize syllabes est tout au moins bizarre. Je crains que l'oreille ne soit pas autrement sensible « au charme certain du vers faux » qu'à l'agacement incontestable des fausses notes. Si le poète éprouve le besoin d'abrégé ou de prolonger son vers, c'est par le choix des mots et par leur disposition à l'intérieur du vers qu'il

obtiendra ce résultat sans troubler l'harmonie. Quant au vers libre ou « polymorphe », comme le dénomme M. Mallarmé pour bien le distinguer de celui de La Fontaine, je ne sais comment en définir la nature hybride. « Il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers, disait à M. Jourdain son maître de philosophie. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. » Le vers « polymorphe » n'est ni prose ni vers. A considérer les exemples qu'en ont donné les poètes cités par M. Mallarmé, c'est une sorte de prose poétique, dépecée en tronçons d'inégale longueur. Son harmonie douteuse fait songer à une traduction de poète anglais ou allemand. Il convient donc tout au moins d'attendre qu'un écrivain de génie ait su faire vibrer ce médiocre instrument.

Il semble d'ailleurs qu'on sente dans toute cette théorie du vers une certaine indécision, due non pas tant à la difficulté du style de M. Mallarmé qu'à l'hésitation même de sa pensée. Les innovations qu'il préconise : suppression de l'hémistiche, « charme du vers faux » et vers « polymorphe », il se garde bien personnellement de les pratiquer; s'il les approuve, c'est sous la réserve expresse que « dans les occasions amples », on en reviendra toujours à l'alexandrin. Le vers dont il se sert lui-même est le vers traditionnel, tel que l'ont façonné les parnassiens, et il le manie avec virtuosité. Une secrète indulgence très humaine d'ailleurs, à l'égard de quelques disciples, incline peut-être M. Mallarmé à ces complaisances pour une école qui se réclame de lui et qui essaye de s'approprier ses procédés.

La seconde partie de la *Divagation première* nous initie à l'esthétique de M. Mallarmé. Elle se résume ainsi : la pensée poétique doit s'exprimer non pas directement, mais par suggestion, et les éléments de cette suggestion sont au nombre de deux : la musique des mots et l'imprécision des images. « Je dis : une fleur ! et hors de l'oubli où ma voix relègue aucune couleur, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets. »

Cette théorie n'est pas si étrange qu'elle en a l'air. Ceux qui lisent les poètes ont dû remarquer que les sonorités musicales de certains vers ont un retentissement dans les profondeurs inconscientes de la sensibilité. Elles sont à la pensée ou au sentiment comme un accompagnement et un lointain prolongement dans des régions de l'âme où l'idée claire ne pénètre

point. Il est d'expérience aussi que certaines images, et jusqu'à certains mots, par leur vague même, ouvrent à l'esprit des perspectives illimitées. Ce sont des moyens que les grands poètes de tous les temps n'ont pas négligés. Mais tandis qu'ils n'en usent que « dans les occasions amples », M. Mallarmé en fait un procédé habituel, au risque de les déprécier et de les avilir.

Son idéal, en somme est d'identifier, ou presque, la poésie et la musique. Confusion périlleuse, comme son œuvre le prouve. Quelques rapports qui existent entre les différents arts, chacun d'eux a son domaine propre, son but et ses moyens d'action. La poésie-musique est une exagération du même genre que la poésie-peinture. La musique éveille en nous des émotions très profondes, mais très vagues. La poésie par ce seul fait qu'elle se sert des mots et des images, est forcée à plus de précision. Une série d'images est comme un collier de perles : il faut un fil qui les relie. Exclure des vers l'expression directe de la pensée, c'est rompre le fil; c'est mutiler la poésie et l'amoinrir. Je ne demande point, oh non ! qu'un poème soit un développement logique. Au moins faut-il que le lecteur connaisse le thème sur lequel le poète a brodé ses variations. Il est vrai qu'il le sait, lui, et qu'il pourra toujours se retrancher derrière un orgueilleux « *mihi et musis!* » Il chantera pour lui, sans doute; sera-t-il sûr de chanter pour les Muses ?

On se confirmera peut-être dans cette opinion en relisant les vers de M. Mallarmé. Des pièces qui composent ce recueil, les unes sont fort intelligibles; plusieurs même, *les Fenêtres*, *l'Azur*, sont de poétiques symboles où s'expriment avec une belle énergie l'horreur de la vie médiocre et l'obsession de l'Idéal. Il y a dans *l'Après-midi d'un Faune* des vers, (témoin ceux-ci), d'une fraîcheur et d'une grâce antiques :

Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,
Pour hannir un regret par ma feinte écarté,
Rieur, j'éleve au ciel d'été la grappe vide,
Et soufflant dans les peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers...

D'autres de ces poèmes, plus nébuleux déjà, laissent à travers la transparence embrumée des images, deviner la pensée de l'auteur. D'autres enfin ressemblent à ces formes indécises et mouvantes que la rêverie se plaît à suivre dans les jeux de la flamme et les veines du marbre, ou dans la fuite des nuages.

Incessamment la vision change et se transforme: chacun y voit ce qu'il y met; ceci maintenant, et tout à l'heure autre chose. Pourquoi faut-il que nous cherchions à y découvrir ce que l'auteur y a vu lui-même, et que, si au hasard de la lecture quelque rare ou gracieuse ou somptueuse image nous arrête, la crainte de faire un contre-sens nous en gâte le plaisir? Peut-être est-ce là un préjugé dont il faut nous défaire, et ne devons-nous demander autre chose au poète que de nous faire rêver à propos de ses vers. Ceux de M. Mallarmé sont parfois très beaux, aussi purs de forme que les meilleurs vers parnassiens, avec, en plus, je ne sais quel charme indéfinissable qui vient de leur imprécision même. On y sent, malgré une obscurité et une difficulté voulue, un sincère artiste, et un poète. On n'en pourrait pas dire autant de ses imitateurs.

Edmond ESTÈVE

ENSEIGNES & AFFICHES ILLUSTRÉES (1)

III

JULES CHERET

« Une belle enseigne arrêtera plus de monde que tel tableau
« d'un maître italien n'a fixé de regards depuis plus de deux
« siècles qu'il est fait.

« Peintres qui visez à l'Exposition publique, ne dédaignez
« pas les Enseignes ! Vous me direz que le grand air, le soleil,
« influent sur les couleurs, que l'humidité pourrit la toile : je
« le sais. Mais un tableau vit plus, un an, en plein air, qu'en
« un demi-siècle dans un cabinet d'amateur. »

Voici ce qu'on écrivait, il y a près de cent ans, sur les Enseignes (2). Que ne dirait-on pas maintenant des affiches en général, et de celles de Chéret en particulier ?

Chéret, depuis 1866, jusqu'à nos jours, personnifie cet art spécial; tous les progrès, tous les tours de force ont été réalisés

(1) Voir le numéro précédent.

(2) *Paris à la fin du XVIIIe siècle...* par J.-B. Pujoux. Paris, chez Brigitte Mathé, libraire, Palais du Tribunal, an X.